

Anti-mémoires : les Astruc, derniers judéo-comtadins de Cavaillon

Par Claude ASTRUC

Il est sans doute vrai que, ce matin, ici, dans cette belle synagogue de Cavaillon, je suis probablement le seul, parce que je suis leur descendant direct, à pouvoir évoquer ceux, tous disparus aujourd'hui, qui ont été, à Cavaillon, les derniers judéo-comtadins. C'étaient, mon grand-père **Achille Astruc**, 1846-1925, ma grand-mère **Pauline Séphora Naquet**, 1847-1885, mon père **Fernand** 1875-1958, ma tante **Esther**, 1883-1976.

Décédée à 38 ans, (suite de couches malheureuses) ma grand-mère laissait à son mari, mon grand-père Achille, la charge de deux jeunes enfants, Fernand qui avait dix ans et Esther qui n'en avait que trois !

En 1886, Achille contractait un second mariage avec Lucie Aron, née à Nîmes en 1854. Un garçon naissait de cette union en 1888, c'était mon oncle Adrien Astruc, « mort pour la France », comme on continue de le dire, au Chemin des Dames en 1917. Lucie mourait en 1920, rongée par le chagrin de la perte de son fils Adrien.



Achille et Lucie Astruc devant l'Arche Sainte de la synagogue (1920)

Elle avait élevé admirablement les deux enfants du premier mariage, ma tante Esther particulièrement, qui, à trois ans, trouvait auprès d'elle l'amour maternel dont une petite fille a besoin.

Achille, mon grand-père, se maintenait dans la banque. Il y prenait même un associé. Après une séparation d'avec cet associé, il y sera aidé plus tard par sa fille Esther, dont on m'a toujours dit qu'elle avait été la première jeune fille de Cavaillon à avoir obtenu le baccalauréat. Titre qui lui a permis de donner à quelques jeunes cavaillonnais de l'époque, la clé nécessaire à la compréhension des mathématiques et de la grammaire enseignés dans les écoles. Je n'ai pas oublié ce moment

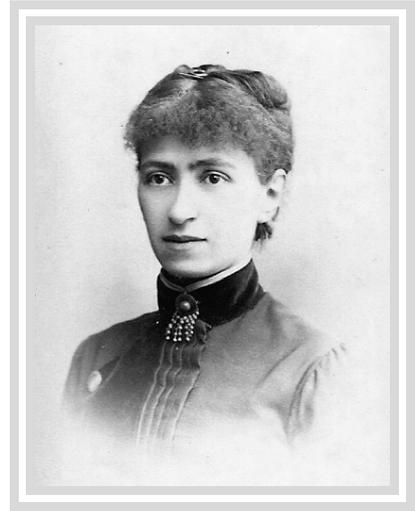
que je rappelle pour l'anecdote, où, après l'inhumation dans le cimetière de Cavaillon, un vieux cavaillonnais, M. Rey, précisément l'entrepreneur de pompes funèbres de la ville, est venu rendre hommage, en me saluant, à celle qui avait été son professeur quand il était enfant.



Achille Astruc (1880)



Séphora Naquet, première épouse
d'Achille (1880)



Lucie Aron, deuxième épouse
d'Achille (1890)

Etait-ce donc une tâche impossible, celle que m'a demandée Roselyne, de vous faire aujourd'hui cette petite causerie qui va concerner mes ascendants cavaillonnais judéo-comtadins, qu'excepté mon père et ma tante, je n'ai pas eu le bonheur de connaître ?

Cette tâche, je l'ai pourtant acceptée avec plaisir tout en me demandant ce que j'allais pouvoir bien vous raconter ! J'en étais là de mes réflexions, et de mes doutes aussi, quand Roselyne qui, vous la connaissez, quand elle tient un morceau ne le lâche pas si facilement, impromptu, me demande un beau matin : *Quel titre puis-je donner, pour mon*

Et voilà donc que pour commencer

Je vais me tourner vers **Armand Lunel**, mon beau-père, lui que j'ai bien connu et aimé, à qui je dois sans doute une bonne part de ce que j'imagine autour de la vie de mes ancêtres dans leur carrière de Cavaillon. C'est lui qui parle des Astruc de Cavaillon quand en 1972, invité aux cérémonies du bicentenaire de la synagogue, (précisons que côté paternel Armand Lunel se prévalait aussi d'une ascendance cavaillonnaise), il évoque la joie que lui procure cette visite à Cavaillon. Voici ce qu'il dit, je le cite « *Une joie d'ailleurs*

programme, à votre « témoignage » ? Témoignage, voilà un mot qui, me semblait-il, par son absence de prétention à délivrer des certitudes, pouvait me rassurer. Mais comment témoigner de choses que l'on n'a pas vécues ! Et si ce qui va suivre, comme on l'a dit des anti-mémoires de Malraux, « *n'était que l'expression de l'inquiétude d'un témoin de l'histoire moins soucieux de rapporter les choses vues ou vécues par lui-même ou par d'autres que d'en prendre la mesure* », le titre serait tout trouvé et justifié ! En toute modestie je le propose à Roselyne qui l'accepte. Voici ces anti-mémoires...

teintée de mélancolie ; car ce que je ne saurais davantage oublier, c'est que, si j'ai eu la chance de passer toutes mes vacances d'enfant et d'adolescent à Cavaillon, une partie de ces vacances comportait souvent une étape non moins attrayante chez mes chers cousins, les Astruc de Cavaillon, en compagnie de leurs enfants, Esther qui est toujours de ce monde à Aix, et Adrien, mort héroïquement pour la France pendant la première guerre mondiale. »



Armand Lunel travaille à son roman « Les amandes d'Aix »
(1949)

Cette parenthèse fermée, Je reprends...

La Caisse d'Escompte de Cavaillon

C'était le nom qu'Achille, mon grand père, avait donné à sa maison. Elle était gérée avec la prudence qui convient à celui qui travaille avec l'argent des autres. Sans doute fallait-il avoir une bonne réputation d'honnête commerçant pour trouver un crédit d'escompte à la caisse. Mais la réciproque est encore plus vraie pour la réputation que le banquier devait avoir auprès de ses déposants. J'illustrerai mon propos en vous rapportant, ici, le dialogue entre Nanan (le banquier du village d'Armand Lunel) qui est en réalité mon grand-père et l'un de ses clients, Melchior, charbonnier dans le Ventoux. Celui-ci, après avoir souscrit sur les conseils de Nanan à deux obligations 3% *Ville de Paris*, « sans risque », lui garantit Nanan, « car ça ne descend pas, mais ça monte plan-planet », soumet à Nanan la proposition que

« Alors, ce matin, comme vous vous en doutez, je me suis empressé de chercher la place, rue du Four neuf, de la banque Achille Astruc qui reste dans mes souvenirs, et par-ci par-là dans mon œuvre, comme la plus petite, la plus charmante et la plus accueillante banque du monde. Comme en rêve, j'ai cru revoir le joli petit salon, un salon de poupées, à côté du guichet, où les fidèles clients étaient chaque fois invités, quelle que fût l'heure, à prendre le café ; et j'avoue, je ne peux pas m'empêcher d'avouer, que j'en ai éprouvé une immense nostalgie. »

l'ex-associé de la Caisse d'Escompte, (M. Rastoul dans le conte), maintenant concurrent, lui a faite d'acheter avec le reste de ses économies, des titres *Rio Tinto*. « Achète-toi plutôt un bout de terre à lavande, du solide à mettre sous les pieds », lui intime Nanan.

La bourse au sens du jeu, du profit rapide et souvent hasardeux, le *Rio Tinto*... Mais souvenons-nous aussi de *Panama* qui ne pouvait pas ne pas être dans la mémoire d'un banquier de l'époque, Tout ça, c'est, pour Nanan, « une invention des Marseillais !!! » D'une certaine façon, déjà, dans cette première décennie du XX^{ème} siècle, le sort des petits banquiers, « bons pères de famille » était définitivement scellé. Cavaillon, connue pour ses melons, était devenue une riche ville maraichère, les Grandes Halles de Paris étaient le principal débouché de ce que

produisaient les agriculteurs du pays. La banque d'Achille Astruc n'y avait plus sa place, elle avait résisté au moratoire de 1914. Le grand-père Astruc, qui avait perdu Adrien son plus jeune fils à la guerre, son épouse trois ans après, ferma son unique guichet, sans laisser de dettes, sans emporter de magot avec lui. Sa fille Esther, qui ne s'était pas mariée pour demeurer près de son père, veilla sur lui jusqu'au dernier jour.

Achille, en effet, mourut à Salon, des suites d'un accident de la circulation (renversé par une voiture à cheval) chez son fils, Fernand, mon père, qui avait recueilli ce qui restait de cette vieille famille tout en lui assurant une postérité : ma sœur qui est mon aînée, et moi-même.

Dans le même temps, de grandes familles israélites, les Rothschild, les frères Camondo, mais aussi les Pereire, qui eux étaient des comtadins, pour n'en citer que trois donnaient

Des pages d'histoire

Une chose qu'on a du mal à réaliser quand il s'agit de sa propre famille et qu'on est soi-même vieillissant, c'est qu'en gravissant les marches de chaque génération, sans avoir besoin de remonter très haut, on parcourt des pages d'histoire.

Des pages d'histoire dont les communautés juives, celles du Comtat d'abord, mais plus généralement celles du Midi, ne sont pas absentes. Voyons ça de plus près.



Faire-part du décès d'Achille Astruc

à la finance ses lettres de noblesse en l'ouvrant sur le monde, un monde nouveau qui était en train de naître.

Mes arrières grands-parents, Benjamin Astruc, né en 1792, et Rousse Cohen (fille de Lange dont je parlerai dans un moment) ont été les contemporains d'Adolphe Crémieux. Leur vie a traversé le Directoire, le Consulat, le Premier Empire, la Restauration, la Seconde République. En mentionnant comme un signe marquant dans leur existence, leur contemporanéité avec Adolphe Crémieux, on ne peut pas ne pas imaginer qu'après tous les acquits de la révolution française, ils ne se soient pas passionnés pour son œuvre.

Adolphe Crémieux, un nîmois qui plus est (n'oublions pas au passage que Lucie Aron, la seconde épouse d'Achille était nîmoise). Sa famille et ses ascendants, comme quelques familles israélites de l'Est de la France (les Bernard en étaient), s'étaient installés à Nîmes sous le 1^{er} Empire. Adolphe Crémieux, un nîmois, disais-je, à qui ils devaient, s'il leur arrivait d'ester en justice, de n'être plus contraints au serment « *more judaico* ». Dans les Carrières, l'espoir naissait alors d'un autre mode de vie, et, pour nos ancêtres qui avaient, malgré de nombreuses frustrations et humiliations, bénéficié dans ce Comtat Venaissin, terre pontificale, d'un isolement très relatif, les bouleversements politiques de l'époque ont été pour quelques uns d'entre eux l'occasion de devenir des personnages publics, et de se faire les défenseurs des causes les plus nobles, avec, bien sûr, quelquefois, une tendance à la subversion !!!



Rouse Cohen
1816-1900

Je viens de parler d'Adolphe Crémieux, juif, franc maçon, père du décret qui a donné la nationalité française aux juifs d'Algérie, avocat au barreau de Nîmes, ministre de la justice sous la Deuxième République.

D'autres figures de l'époque, **Alfred Naquet** (la loi sur le divorce), sénateur, cousin de ma grand-mère Séphora Naquet, né comme elle à Carpentras.

Gaston Crémieux, nîmois également, communard marseillais dont on vient de commémorer le cent-cinquantième anniversaire de l'exécution à Marseille, devait alimenter beaucoup des conversations à la table familiale, et nourrir les plus jeunes - nos parents directs précisément - d'une certaine fierté de leur origine très longtemps refoulée. Mais, agissant comme le contrepoids d'un balancier qui cherche l'équilibre, il y avait chez eux la volonté d'effacer la moindre trace de la ségrégation qui leur avait été imposée, en se montrant d'abord français, plutôt que juifs. Et de cela, logiquement, découlait, très souvent, au profit d'un idéal maçonnique, un certain éloignement de la religion.

En même temps que beaucoup de juifs en France, après la Révolution qui leur avait reconnu le droit d'être français, prenaient place dans ce que nous appelons aujourd'hui la société civile, un nombre non négligeable d'entre eux, provençaux et comtadins s'inscrivaient donc dans l'histoire des faits politiques. C'est aussi l'époque au cours de laquelle, nos comtadins se sont dispersés en s'installant dans les grandes villes, Lyon, Marseille, Paris évidemment.

Ce n'était pas pour autant la fin des inquiétudes

1894 - 1906 – De l'arrestation d'Alfred Dreyfus par le commandant Du Paty de Clam à l'absolution par l'arrêt de la cour de Cassation qui casse, sans renvoi, le dernier jugement de Rennes, douze années de doutes, d'inquiétudes s'installent chez nos ancêtres. Car après le second procès de Rennes, Dreyfus qui a bénéficié des circonstances atténuantes, gracié par le Président Loubet, vient se reposer à Carpentras chez son beau frère Valabrègue, qui y tient comme Albert Lunel, le grand-père d'Armand, un commerce de tissus.

L'affaire qui divise la France vient se nicher dans le Comtat. Écoutons une fois encore comment Armand Lunel qui tout enfant, a vécu ces événements, les raconte dans son *Nicolo Peccavi* :

Je le cite : « *Et tout le monde sait que notre voisin M. V... est le beau frère de Dreyfus. L'affaire touche donc la communauté par alliance, si bien que nous avons eu jusque dans les manifestations antisémites sur la place (où la Maison V.. et la nôtre se regardent de chaque côté comme les pendants d'une même garniture), un petit goût purement vaclusien de l'affaire* »

Armand Lunel définit cette intrusion inattendue de l'affaire Dreyfus dans le petit univers carpentrassien comme en étant le « *Frisson judéo-comtadin* ». Apprécions l'euphémisme, ce sens de la mesure d'Armand Lunel, ramenant, au niveau de Carpentras, à un simple frisson, l'évènement qui en France soulève les passions.

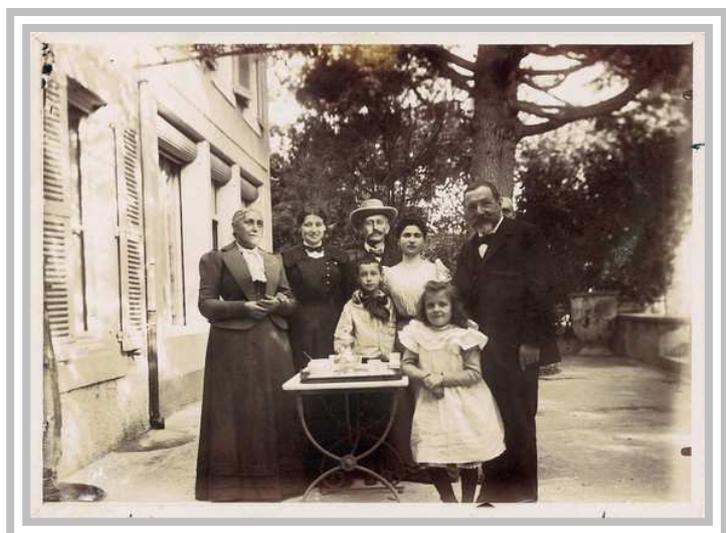
Zola, bien sûr, Alfred Naquet, Bernard Lazare, mais Peguy aussi, seront à la pointe du combat des Dreyfusards pour faire triompher la vérité face aux mensonges de l'extrême droite et de Drumont en particulier, sauvant l'honneur de la République et celle de son armée. Deux juifs - Bernard Lazare et Alfred Naquet - qui ne s'étaient pas dans le passé revendiqués comme tels parce que « libres penseurs » car ils se voulaient neutres au plan religieux, trouvaient, pour Naquet dans sa culture judéo-comtadine, et pour Lazare dans ses réflexions sur sa condition de juif en France, le courage, la ténacité, et l'intelligence de s'opposer à l'injustice. C'est là aussi une raison d'être fiers d'être un judéo-comtadin.

Alfred Dreyfus chez les Valabregue 1900

- Dreyfus est au centre, son épouse à sa gauche, sa sœur à droite,

M. et Mme Valabregue aux deux extrémités de la photo.

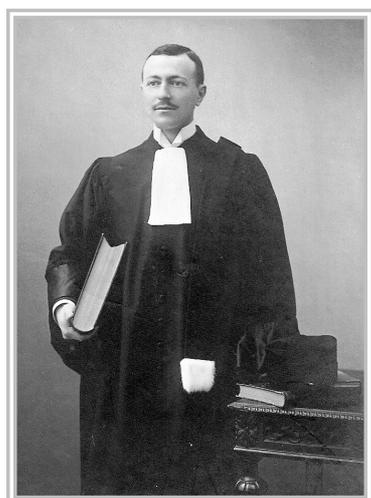
Les enfants, Pierre et Jeanne au premier rang.



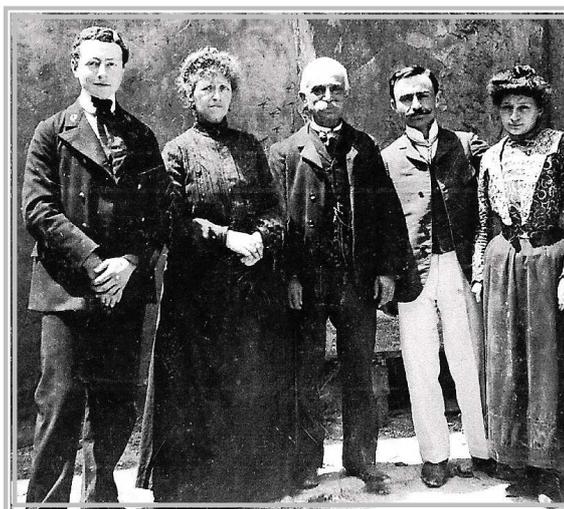
La vie quotidienne de mes ascendants

Avant de mettre un terme à ce panorama d'une petite famille dans son époque, j'aurais voulu imaginer ce qu'avait pu être – hors la banque, hors les événements extérieurs - la vie quotidienne de tous mes ascendants que j'ai évoqués.

Leur métier : Mon père, un négociant en huiles d'olives, petit industriel aussi, fabricant des savons, puis terminant sa vie active dans les huiles de graissage. C'est dans cette activité que je lui ai succédé dans une entreprise qui existe encore, à laquelle j'ai consacré 50 ans de ma vie professionnelle. Le grand-père banquier, l'arrière grand-père maquignon et entrepreneur de diligences assurant un service entre Cavaillon et Pertuis. Plus avant, je ne sais pas. Les femmes : à la maison, belles et de port majestueux quand leur taille s'y prêtait, fines et jolies quand elles étaient plutôt menues. Bonnes maîtresses d'intérieur et mères prévenantes, attentives. Pas de patrimoine immobilier dans la famille, c'était un principe venu du fond des âges pour cette population encore marquée par les expulsions. Mais Cavaillon passait pour être une communauté pauvre, à la différence de celle de L'Isle sur la Sorgue.



Adrien, jeune avocat



La famille :
Adrien, Lucie, Achille, Fernand et Esther

Leurs loisirs : Chez les Astruc, rien que de la sobriété. Les vacances pour la mère et les enfants consistaient en de courts séjours l'été dans la station de Montbrun les Bains, sous la face nord du Ventoux. Ce village était apprécié à l'époque pour les cures que l'on y faisait, soignant les troubles respiratoires. La tuberculose était alors une maladie redoutable. On essayait de s'en préserver avant d'affronter les rigueurs de l'hiver.

La cuisine : juive. ?..... sans doute un peu, mais parfumée aux senteurs de Provence. A la maison, les pommeaux en sont la survivance. Nous détenons une preuve amusante du caractère transversal des préparations culinaires de nos juiveries - et quelle transversalité !- quand je lis dans une lettre d'Albert Lunel de Carpentras - l'arrière grand-père de Jacqueline, et le grand-père d'Armand Lunel - à Frédéric Mistral – 18 mai 1899 - que pour fêter l'inauguration du Musée Arlaten dont la date correspond à celle de la Sainte Estelle « *il aura des coudoles. Quoique Pâques finies* - écrit-il - *j'ai pu m'en procurer* ». On sait par ailleurs que Mistral se régalaient de nos coudoles, c'est ce qu'il dit dans sa réponse à Albert Lunel.

La religion

Mes grands-parents avaient certainement reçu une instruction religieuse. Achille Astruc fut pendant quelques années le Président du Consistoire, (ce sont les recherches de Jean Claude Cohen qui me l'ont appris), preuve que vers le milieu du XIX^{ème} siècle, une communauté juive existait à Cavaillon.

Je reviens sur cette photo que je vous ai déjà montrée, on y voit mon grand-père et sa seconde épouse encadrant l'Arche sainte de la synagogue. Elle n'a cessé de m'interroger. Je la date de l'après-guerre. (1919/1920) Est-elle le signe d'une pratique religieuse régulière et constante qui aurait pu être retrouvée après les épreuves, ou la marque profonde d'un attachement à la tradition qui faisait d'eux les derniers gardiens d'un temple qui n'avait plus de fidèles ?

A cette question je ne peux répondre avec certitude ; laissons donc le doute planer. Prenons simplement en compte que je n'ai jamais senti de ferveur religieuse chez ma tante Esther qui est demeurée chez ses parents jusqu'à leur mort.

Pourtant la circoncision était de rigueur pour les garçons. Quand je décrypte la correspondance de guerre entre Adrien et ses parents (oh combien émouvante) on y décèle l'inquiétude des parents à laquelle répondent les propos, toujours rassurants, du fils exposé en première ligne, je n'y vois jamais de références à la Religion.

Plus troublante encore est l'absence de toute cérémonie et prière, à l'inhumation d'Adrien le 11 novembre 1921 dans le cimetière Juif d'Avignon (pas de rabbin). Croix de guerre avec palme, citation à l'ordre du régiment, Légion d'honneur à titre posthume, on



Adrien, héroïque soldat.

retrouve tout ça dans le seul discours prononcé sur la tombe, le discours d'un ami des classes primaires de l'institution Causan à Cavaillon²⁶ et du lycée d'Avignon. Ces deux jeunes hommes ne s'étaient jamais perdus de vue. Celui qui évoquait alors la personnalité

attachante d'Adrien en tentant d'adoucir le chagrin des parents, s'appelait Joseph Pierre Boitelet. Je dois à Robert Sadaillan de l'association Kabellion d'avoir appris que Joseph Pierre Boitelet reste dans l'histoire cavaillonnaise comme l'inventeur du Corso, et l'organisateur, comme Président du groupement commercial cavaillonnais, d'un certain nombre de fêtes dont la ville avait bien besoin après la saignée sur sa jeunesse (378 enfants de Cavaillon y perdirent la vie) que la guerre avait opérée.



Joseph Boitelet
Programme du Corso de 1938
Archives municipales de Cavaillon

²⁶ Il semble aujourd'hui que cette institution soit oubliée, si elle a jamais existé à Cavaillon, dans la mémoire des vieux Cavaillonnais que j'ai questionnés.

En pendant de la photo devant l'Arche Sainte que vous venez de voir au début de mon propos, regardez celle-là. Ca se passe en 1952, Il n'y a toujours pas d'israélite à Cavaillon. La visite du Président d'Israël est annoncée. Il vient voir ce bijou d'architecture et d'authenticité qu'est la synagogue.

A qui pense-t-on pour accueillir le représentant d'une nation qui se construit ? A mon père qui, 30 après que ses parents y furent présentés comme les derniers judéo-comtadins, fut donc ce jour là, sous la conduite de M. Mitifiot, alors maire de Cavaillon, celui qui témoignait, devant un chef d'Etat, de la présence séculaire à Cavaillon de nos familles juives comtadines !



1952, sous la conduite de M. MITIFIOT, alors maire de CAVAILLON, Fernand ASTRUC reçoit le Président BEN ZVI

La famille

Les enfants, il fallait qu'ils soient de bons élèves, l'école primaire à Cavaillon, le Lycée en Avignon, la faculté de droit à Aix pour Adrien. Les amis des enfants ?, d'autres enfants non juifs (mais il n'y avait plus de juifs à Cavaillon) partageant sans doute les mêmes goûts.

La famille, bien qu'imprégnée du mode de vie de la communauté juive d'où elle était extraite, était ouverte à tout son environnement. A la banque du grand-père Astruc, les clients apportaient en offrandes les lièvres ou les becfigues tués la veille, et l'on y discutait fermement du tableau de chasse de

chacun. Parce que beaucoup de familles s'étaient éparpillées aux quatre coins du territoire, parce que les communications n'étaient pas faciles, la vie familiale était concentrée autour d'un petit nombre de personnes. Personnellement, je n'ai le souvenir de grandes réunions de famille que celles qui, l'été, dans les années 1930, se situaient à Alleins où les Lunel et les Cohen réunissaient frères, sœurs et cousins. Et c'est dans ses réunions où chacun pouvait s'en prétendre le descendant qu'était souvent évoqué, faisant la joie et la fierté des enfants que nous étions, le personnage de Lange Cohen dont on dit, qu'officier municipal en 1793/1794, en s'interposant aux révolutionnaires qui voulaient s'en prendre à la relique de Saint-Véran et en les défiant en provençal - *Lou premié que lou touco aoura affaire à iou* - il évita la destruction par les révolutionnaires de la statue de Saint Véran, le saint protecteur de la ville. Et pour aller jusqu'au bout de l'histoire ou de la légende, Fernand Cohen, le grand-père de Jean-Claude que vous avez tous connu, racontait que son père était encore convié à la messe annuelle que le clergé cavallonnais donnait pour le repos de l'âme de notre ancêtre Lange.

Les histoires pour enfants : La Had Gadya était pour moi, tout petit, un délice que m'offrait mon père en me la racontant le dimanche matin. Dépourvue de toute symbolique biblique elle figurait au répertoire de mon père ou de ma tante, comme Perette et les fables de La Fontaine qu'on nous lisait pour leur signification morale ! Dans ces histoires pour gosses, il y en avait une qui se racontait moitié en français, moitié en provençal et dont je ne me lassais jamais. Elle venait de mon arrière grand-mère... Rousse Cohen.

C'était l'histoire d'un petit garçon dissipé et peu obéissant qui s'appelait Pipoudet. Elle avait pour décor les contreforts du Mont Ventoux. Elle a fait le régal de mes petits enfants... les traditions se perpétuent.

Dans tout ce que je viens de vous dire, il y a beaucoup de choses que je n'ai ni vues, ni vécues, et je ne suis même pas sûr que ceux qui les ont vécues s'y reconnaîtraient. En avez-vous cependant *pris la mesure* ? Je le souhaite vivement. Au travers du prisme judéo-comtadin, car c'est bien de cela qu'il s'agit aujourd'hui, j'ai zigzagué dans cette période qui de 1791 s'étale jusqu'à nous. J'y ai rencontré mes ancêtres, et cette petite communauté qui a épousé les causes les plus justes des deux siècles passés jusqu'au point pour certains, dans leur foi républicaine, de s'éloigner de la religion de leurs aïeux, Ils ne reniaient pas pour autant leur origine.

Et pour ma conclusion et précisément *bien prendre la mesure* de tout ce qui précède, je citerai Bernard Lazare qui écrivait à la fin de ses combats « J'ai pensé, j'ai médité, j'ai vu, je suis juif » et Armand Lunel - encore lui - qui, dans la dernière préface écrite pour Nicolo Peccavi, reprend la même idée et nous dit : « *Que même enterré sous la cendre des générations, le signe juif ne se prescrit jamais.* »

Mesdames, Messieurs, je vous remercie de m'avoir complaisamment écouté.

Claude ASTRUC

Cavillon – 24 juin 2012-